**Sens lillois, ESPACE**

*Lillois* se comprend ici comme on dit *Valenciennois* ou *Tournaisis*, c’est-à-dire le pays autour de la ville de Lille ; hier *châtellenie*, aujourd’hui métropole à 95 communes, mais toujours : Armentières, Fretin, Roubaix…

Dans un dictionnaire de français, il arrive que pour certaines définitions on précise un lieu, comme *Belgique*, *Canada*, ou *Suisse*, où le mot peut se comprendre différemment. Le centralisme de la France accorde parfois dédaigneusement la marque *régionalisme* pour certains emplois, mais des mots n’auraient-ils pas des nuances plus profondes selon les régions ? Cette collection d’essais part à la recherche d’un *sens lillois* pour quelques mots équivoques comme la *logique*, le *temps*, ou le *vivant*. Par ce *sens lillois*, on essaiera de capturer une certaine manière de prendre les choses, cet esprit qui étonne parfois ceux qui arrivent, et que ne retrouvent pas ceux qui partent. Ce pays a une faible conscience de lui, relativement à d’autres régions françaises, c’est d’ailleurs un élément de son identité, qui n’est pas moins singulière que les autres.

L’intention n’est pas du tout chauvine, la méthode peut aussi bien être empruntée pour Genève, la Margeride, ou la Garonne. Il s’agit surtout de rendre le monde plus unique, et donc plus précieux. À cette fin, ces essais se terminent par une section un peu plus théorique, avec des concepts et des méthodes délocalisées, pouvant convenir à d’autres lieux.

# Une triple intersection

Pour caractériser le sens lillois de l’espace, on commencera par les extérieurs tels qu’ils sont vécus (urbanisme et circulations), pour ensuite se figurer les espaces intérieurs, qui remplissent les cases du cadastre. Mais avant, il faut situer Lille, le singulariser, l’approcher par recoupements pour éviter de prendre pour unique ce qui se retrouverait partout ailleurs.

L’espace lillois est d’abord le produit de la plaine sédimentaire de l’Europe du Nord, de son mouvement communal, elle n’appartient pas au domaine royal du bassin parisien calcaire.

Le fondement d’une commune, si l’on en croit la [coutume de Lille](https://nordnum.univ-lille.fr/ark:/72505/a011448032024jr352n/4112a9b9f9), est la mutuelle assistance que se promettent les bourgeois, un *pacte d’amitié* entre *confrères* (*fraternité jurée*), assurant à chacun des alliés dans les vengeances judiciaires (*faides*), notamment contre les *forains*, c’est-à-dire les marchands étrangers venus pour les foires.

La réalité de ce droit nécessite des institutions pour son financement et sa régulation, cette classe organisée devint plus forte que la noblesse guerrière, les communes ayant leurs propres milices pour se défendre ; et même plus forte que le clergé, dont la dépense était contrôlée par les échevins par les marguillers. Cette classe sociale représentait environ un dixième de la population dans les murs, d’abord constituée de maître-artisans, de marchands, puis de négociants, et de plus en plus de *nobles* dits *de robe* avec la domination française (1667), c’est-à-dire avec des titres achetés contre des charges. La classe bourgeoise dans les murs organisait aussi le pays autour, par le négoce des grains ou le travail artisanal à domicile.Insérer une formule goce go

Ainsi la socialité de la confrérie a contaminé toutes les autres classes sociales, à la ville comme à la campagne, que ce soient pour l’organisation des processions, carnavals et autres fêtes ; mais aussi les archers et les cannoniers qui défendent les murs ; et plus tard avec l’âge industriel, les coulonneux, la fanfare, les majorettes, et bien sûr, le foot, du village aux équipes nationales. Lille ou Dunkerque suivent ici les coutumes de toutes les Belgiques, latines ou flamandes, et de la Rhénanie. Le lillois appartient à un pays d’urbanité ancienne, comme l’Italie du nord, mais en plusieurs langues.

L’habitat lillois se distingue de l’habitat allemand, de famille souche (Emmanuel Todd, 1951–…), par sa taille adaptée au ménage simple, dit nucléaire : parents et enfants (peu de grands-parents, d’oncles ou de tantes). Dans tous les Pays-Bas espagnols, qu’ils parlent flamand, ou picardo-wallon, le domicile se confond avec un foyer familial chaleureux.

Les familles n’étant pas attachées par une maison (ferme, château…), il n’y a pas particulièrement de droit d’aînesse par les mâles. Relativement au bassin parisien (et à l’Angleterre), ces ménages se caractérisent pourtant par un attachement important aux parents et aux beaux-parents, sans qu’une coutume force à préférer la famille de la femme à celle de l’homme. Les époux ne partent pas fonder foyer au loin. Todd parle de famille nucléaire à corésidence temporaire bilocale, structure assez rare dans le monde, qu’il trouve aussi en Pologne, ou au Vietnam. Il est en tous cas notoire que les Belges ou les gens du nord sont réputés chaleureux et familiers. Les maisons sont donc plutôt individuelles, mais ouvertes, ne serait-ce que pour inviter les familles et les voisins.

Toutefois, l’aire flamande se distingue de l’aire latine par un rapport différent à la propriété, et à la filiation, qui a un effet sur l’espace. Les francophones sont moins conservateurs de l’ancien et acceptent des projets d’aménagement qui bousculent profondément l’urbanisme et les habitats.

Enfin, le pays lillois est de tradition textile, qui se caractérise par de la petite industrie diversifiée, contrairement à l’économie qui courre tout le long du bassin minier franco-belge. Un gisement est une telle concentration de capital qu’elle favorise la constitution de sociétés anonymes par actions, avec un investissement dans un habitat correct pour attacher une population ouvrière à un travail difficile et quasiment sans espoir d’ascension sociale.

La dynamique du pays lillois, peut-être plus marchande qu’industrielle, favorise une mentalité de petite entreprise, comme par exemple la location de logements misérables pour les primo-arrivants. Elle force aussi le patronat à s’associer, mais sans pouvoir ouvertement mépriser les inférieurs. La richesse se cache, tels ces quartiers discrets et très chers comme le bois d’Achelles (Bondues), du côté champêtre de l’autoroute vers Gand, qui le sépare de la misère populaire de Tourcoing.

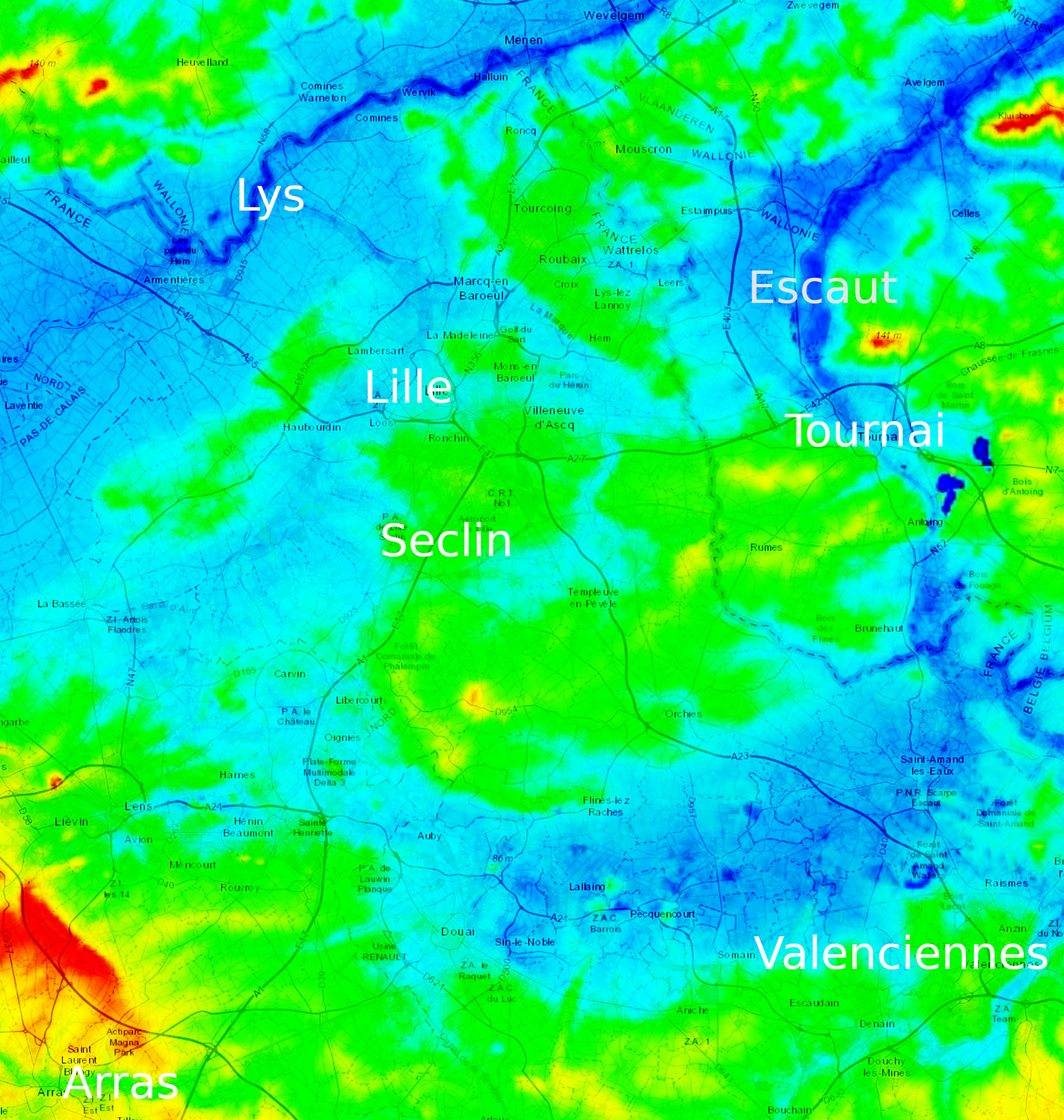
La hiérarchie n’est pas visible comme un château sur une colline, ni un seul quartier cher, ou une élite qu’il suffirait de pénétrer par un concours de grande école ; la supériorité se maintient par le réseau. Choisir ses relations, ne pas suivre un nom qui tombe, s’accrocher à ce qui monte, attirer les personnes prometteuses dans le filet ; comme le parti socialiste ou comme on détourne le tracé d’un TGV.

Cette petite introduction a dit l’essentiel des arguments, le lillois est donc dans l’Europe du Nord urbaine, du côté latin, mais partageant la culture textile du pays flamand.

# Aménager la circulation

Tous les lieux sont en partie faits de ceux qui les habitent, et particulièrement l’Europe, dont presque toute la terre est travaillée. Il n’y a plus de *nature* indépendante du travail, il y a des paysages. Aussi la géométrie d’un lieu est toujours une discussion millénaire entre un support géographique et ses habitants.

## Des rivières qui ne coulent pas



Le pays lillois est une plaine fertile dégelée à la fin du dernier âge glaciaire il y a 8 000 ans. On trouve quelques pierres taillées et grottes paléolithiques (−50 000 ans) plus à l’est le long de l’Escaut (Cambrai, Valenciennes), mais ces occupations nomades et sporadiques ne sont pas continues jusqu’à aujourd’hui. Le passé humain ne peut pas ici s’enraciner plus loin que l’arrivée des premiers éleveurs et agriculteurs depuis l’orient par le Danube, il y a environ 6 000 ans. Ils ramenèrent la bière et la brique, auxquelles la région s’identifie encore.

On peut affirmer que cette occupation a été continue, notamment parce qu’il reste des noms de lieux pré-celtiques. L’ère industrielle a ouvert depuis 200 ans une période encore jamais vue de densité démographique désormais stabilisée.

Le pays lillois n’est pas un mont dominant qui aurait attiré les Gaulois et les Romains, contrairement à Cassel au nord-ouest, les voies romaines ont évité l’endroit, c’est une plaine très humide, en partie marécageuse. Le pays n’est pas menacé par la mer, ou les crues d’un grand fleuve, il est juste spongieux. Il y a peu de limites naturelles.

Le bassin de l’Escaut (Valenciennes, Tournai, Gand) fut choisi comme frontière en 843, entre le royaume de France et le Saint-Empire germanique. C’est l’axe de civilisation le plus ancien, en contact plus direct avec le foyer de prospérité et de culture que furent les Flandres et le port d’Anvers. Cependant, les germains ne se sont pas arrêté à l’est de l’Escaut, et une langue latine est parlée jusque Tongres et Liège. Contrairement à l’Alsace, la frontière linguistique latin-germain n’est pas ouest-est, mais sud-nord. Pour le pays lillois, c’est la Lys qui marque la limite entre le flamand et le picard, la rivière part ensuite à l’est et se jette dans l’Escaut. Au sud, le plateau calcaire de Seclin garde quelques traces d’occupation romaine, ensuite, le territoire est moins habité, il est partagé avec l’influence du bassin de la Scarpe (Lens, Douai, Saint-Amand), qui coule vers l’Escaut. Le pays lillois se boutonne à l’ouest avec le marais de la peu haute La Bassée, où se joignent le bassin de la Lys et le bassin de la Scarpe.

Entre Lys et Scarpe, Lille est traversée par la Deûle, ce qui fait un circuit de rivières canalisées progressivement à partir du Moyen-Âge, avec peu de ruptures de pentes et d’écluses. Contrairement à l’imaginaire habituel que l’on a des fleuves et leurs affluents, qui ne coulent que dans un sens, on a ici des voies d’eau qui se parcourent dans tous les sens, causant une concurrence commerciale entre les villes avant le chemin de fer. Le blé de l’Artois par exemple, concentré par les marchands d’Arras, pouvait se vendre aux Flamands par le chemin de la Deûle au profit de Lille, voyage plus lent mais avec moins d’intermédiaires, ou par la Scarpe et Tournai. Le pays lillois a toujours été pris dans un commerce international et concurrent, cherchant à vendre son avantage sur ses voisins.

Le Lillois est un pays si plat que les rivières et les canaux n’ont pas vraiment de sens. Cette expérience du territoire n’est plus consciente, mais elle a marqué d’autres aménagements.

## Routes, dessiner sur la plaine

Une ville mont, comme Rodez par exemple, s’impose comme un piton sur la plaine avec la cathédrale à son sommet. Chacun sait s’il est de la ville haute, du flanc nord qui voit peu le soleil, ou de la ville basse près de la gare ; les places ne sont pas égales et hiérarchisent.

Le Lillois n’a pas non plus d’axe majeur. Quand on habite le long d’un fleuve, par exemple en vallée la Garonne ; ou au bord de la mer, comme le long de la Côte-d’Azur ; ou proche d’un gros axe de circulation, par exemple l’autoroute du soleil ; les routes consistent principalement à rejoindre une ligne et à la quitter, l’espace est une arête de poisson.

La plaine lilloise est beaucoup plus égale. Il en résulte que le relief ne courbe pas les routes, on n’y apprend pas la science des lignes de crête, on ne connaît pas ces chemins plus longs mais qui font gagner du temps parce qu’il n’y a moins à monter ; à Lille, on cherche toujours le chemin le plus court.

Même dans le cadre d’une géométrie plane, il y a pourtant plus d’une manière de situer un point.

Sauveterre-de-Rouergue, une bastide médiévale

En plaine, les Romains fondaient leurs villes autour d’une croix orientée par les points cardinaux, dirigeant les routes et les remparts. Chicago a progressé à l’ouest de la côte nord-sud du lac Michigan, de part et d’autre d’une rivière coulant d’ouest en est, selon une grille de voies découpant des quartiers carrés. Il suffit de lire le numéro d’une rue pour évaluer la distance qui la sépare du centre. Cette tentation orthogonale existait déjà au Moyen-Âge. Ainsi les bastides gasconnes étaient bâties autour d’une place de marché, et 9 quartiers autour.

Paris a été fondée sur un cardo romain, mais sa croissance s’est poursuivie ensuite avec les siècles selon les cercles concentriques de l’extension des remparts. Le repère cartésien des carreaux de la carte est peu significatif, mais le centre reste le point de référence, on se situe avec une géométrie radiale qui place chacun selon sa distance au centre et son angle relatif au nord, comme les rayons d’une roue. « J’habite la banlieue ouest, ou bien les quartiers nord », c’est tout de suite un indice de richesse. Un centre est comme un sommet, il hiérarchise et oriente l’espace. En pays lillois, les lieux ne sont pas identifiés par un point cardinal mais par des noms « j’habite Roubaix, ou bien Lambersart ».

La métropole lilloise n’est pas contrainte par le relief, mais elle ne s’est pas du tout agglomérée selon l’ordre de l’équerre, ni du compas.

Roubaix vers 1850, carte d’état-major

La plaine aurait permis de tracer de longues routes droites comme en Picardie et des cités au cordeau, mais aucun pouvoir ne fut assez fort pour imposer son ordre à une population toujours déjà là. Ce plan de Roubaix vers 1850, avant le boom industriel, montre bien comment la ville se développe sur un enchevêtrement de chemins, suivant un parcellaire agricole imbriqué.

Les géographies du début du XXe siècle classaient les habitats ruraux selon ce type de géométrie : épars (Bretagne), de villages rues (Lorraine), de villages tas (Île-de-France). Le pays lillois ne montre pas de figures privilégiées d’agglomération, entre fermes éparses, village rue (Lomme, Ronchin), carrefour (Lezennes), autour d’une place (Marcq-en-Barœul), ou dans un enclos castral (Lannoy). Cette diversité est tout à fait différente de bien des régions de France, elle est permise par la densité, mais montre aussi un esprit assez peu attaché à des figures arrêtées.

Lille, 2020, le périphérique

Comme beaucoup de villes en France, Lille a été contenue par des fortifications, qui sont maintenant des boulevards périphériques. Les extensions de la rationalité militaire, ferroviaire, ou automobile, n’ont pas abouti à une patate comme Paris, ou un rectangle comme Carcassonne, mais à un triangle, avec des grands axes qui se coupent à différents angles. Qui circule beaucoup dans Lille a cette sensation de ne jamais savoir s’il a pris la meilleure route. On ne s’y perd pas comme dans le labyrinthe médiéval de Montpellier, mais tourner n’amène jamais exactement où l’on s’attend. Ce n’est pas vraiment à droite, pas complètement à gauche, il faut maintenir en tête une sorte de balance des angles positifs et négatifs pour arriver à peu près où l’on veut. C’est une géométrie de l’angle, et du biais.

## Angles et biais

Agglomération lilloise, tourné de 60° vers l’est, vue satellite avec surlignage de la densité urbaine et du réseau routier

La ville de Lille est en réalité assez petite, ce n’est pas un centre pour beaucoup de monde. Ainsi en 1907, il était alors évident que Roubaix et Tourcoing jouaient jeu égal avec la préfecture, si bien que pour les relier par des boulevards et un tramway, aucune ne pouvait être un centre dont l’autre serait la périphérie. Il en résulte que ces villes sont reliées par un genre de Y, créant à la jonction un quartier qui devait devenir le centre de l’agglomération : le Croisé-Laroche (Marcq-en-Barœul). Sur des champs furent installés un vélodrome maintenant disparu (1909), un hippodrome (1931), mais la métropole n’a pas fait centre là et retourna à ses divisions, laissant le terrain aux maisons très cossues de l’avenue Foch, et à une zone industrielle (La Pilaterie).

Cependant, la branche du Croisé à Tourcoing est beaucoup plus longue que celle vers Roubaix, et Roubaix-Tourcoing se touchent. Cette géométrie politique a été abandonnée lors du tracé de la ligne 2 du métro (2000), qui plus économe, place Roubaix entre Lille et Tourcoing. C’est qu’entre-temps, dans les années 1970, est apparue Villeneuve-d’Ascq, qui comme le nom l’indique, est une ville nouvelle, permettant à Lille de balancer l’influence de ses anciennes rivales industrielles.

Entre les villes historiques, l’agglomération est sillonnée de routes et de rocades. On peut vivre une vie en allant à Villeneuve d’Ascq pour le travail par une route, et à Roubaix pour la famille par une autre, sans se rendre compte que les villes se touchent. Toutes ces voitures conduites par les panneaux et maintenant le GPS suivent leurs lignes sans avoir l’image complète de la surface en tête. On se croise, en sachant n’être qu’un morceau du réseau, plus ou moins périphérique, mais avec assez de centres pour ne jamais se sentir à l’extérieur de tout.

La préfecture n’est pas posée au centre d’un département vide, elle est entourée d’autres bandes urbaines, le bassin minier, les 3 ports de la côte, et les villes belges. Selon les élites patronales et politiques locales, Lille serait aussi entre Londres, Paris, Bruxelles ; encore un triangle dont les médianes ne se coupent pas à angle droit.

Lille, voies ferrées principales

Lille est parfois dite capitale des Flandres, pourtant le diocèse est resté partagé entre les évêchés de Tournai, Thérouanne, Arras et Ypres, jusque 1913. Lille n’a pas eu d’université avant la IIIᵉ république, les plus proches étaient Louvain (1425) et Douai (1559). Disputée entre la Bourgogne, les Pays-Bas espagnols, la France, le polycentrisme est fractal, à tous les niveaux. Les frontières varient, comme la laisse après la marée d’une invasion.

Le pays lillois n’est pas fini, c’est une poche de densité qui ne sait pas exactement où elle s’arrête. Son projet millénaire est de grossir, d’augmenter son aire d’influence. Les projets de métropoles européennes incluant les villes belges de Tournai et Courtrai sont une revanche de l’histoire contre Louis XIV qui a coupé un même pays d’une frontière. La récente extension de la région Hauts-de-France jusque Amiens est beaucoup moins justifiée par les siècles. La Picardie circule entre Normandie et Champagne, regarde vers Paris ; ses fleuves coulent comme la Seine vers la Manche, pas vers la Belgique.

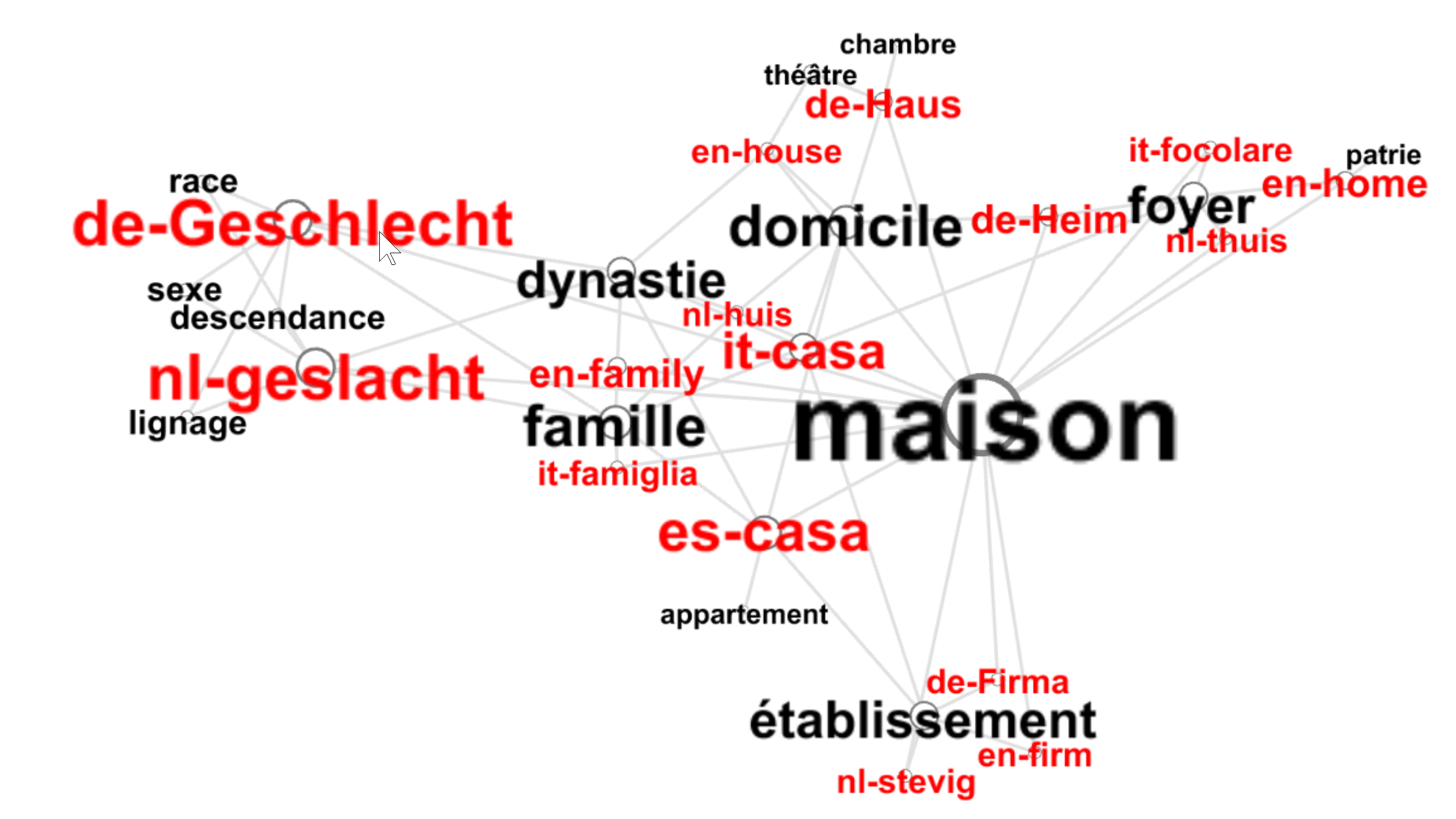
Le projet de Lille est de tirer les canaux, les routes, les voies ferrées, pour devenir le centre de quelque chose alors que depuis l’origine, elle est au milieu de rien. Lille ne vaut pas le voyage mais veut s’imposer comme un détour.

Ces angles pas droits, ces biais, sont peut-être une métaphore de mentalité.

On dit que les Lillois sont assez directs, comme d’ailleurs leurs voisins belges. Il y a comme partout des timides, mais il est vrai que les gens n’ont pas l’habitude de faire des détours et des rondeurs pour dire leur fait. Par contre, ils ne foncent pas jusqu’à fâcher, entretenir des ennemis n’est pas dans les mœurs. Si ça ne passe pas, on ne s’entête pas, on ne casse pas, on va voir ailleurs, ou on biaise. Ces routes droites qui bifurquent représentent assez bien des esprits pour lesquels il n’y a pas qu’un seul chemin. On ne peut pas couper à travers tout, il y a toujours des obstacles ; mais il y a toujours moyen de moyenner, chacun peut bien finir par trouver son chemin.

Cette géométrie de la volonté sait qu’elle n’est pas toute seule née sur un désert mathématique, le monde est déjà plein, mais toujours avec assez de vides pour garder le jeu nécessaire à des libertés.

# Habiter l’indigence

*T*raductions du mot français maison dans différentes langues européennes et traductions inverse

Les anthropologues ont l’habitude d’étudier le vocabulaire des relations familiales dans une culture pour mieux caractériser le système de parenté. Avec la même méthode, nous allons commencer cette anthropologie de la *maison* lilloise avec une comparaison des champs sémantiques dans les langues environnantes. Cet instrument fonctionne très bien pour une notion concrète et profondément culturelle comme l’habitation, mais elle n’est d’aucune utilité pour des notions abstraites comme *espace* ou *géométrie*, dont le sens est très proche dans toutes les langues européennes.

Le mot *maison* en français recouvre plusieurs espaces de signification : le *logis*, le *foyer*, la *famille*, la *dynastie*, ou la *firme*. Cette coïncidence d’un lieu avec ceux qui l’habitent et ce qu’ils y font est pour nous évidente, elle n’est pas universelle. Avec *casa*, italien et espagnol recouvrent exactement le champ du français, à un détail prêt, en espagnol, *casa* peut aussi signifier *appartement*, qui n’est donc pas pour eux une forme diminuée de *foyer*, leur imaginaire de la *maison* n’est pas nécessairement le pavillon avec jardin.

Les Anglais ne confondent pas le bâtiment de la maison (*house*) et le sentiment de la maison (*home*), ni la fondation économique d’une firme. *House* peut toutefois signifier *maison royale*. L’allemand se découpe à peu près comme l’anglais, avec une particularité, *Haus* n’est pas seulement une *maison*, cela peut être aussi être une de ses parties, une *chambre* (des députés), ou une *salle* (de théâtre). En langue latine, la *maison* est un tout dont les parties ne peuvent pas être des maisons.

Le néerlandais est une langue germanique qui partage avec l’allemand un droit très dur du sang (*Geshlecht-gesclacht* : *dynastie*, ainsi que *sexe, race, descendance*…) ; mais il y a beaucoup moins de mots composés, si bien que les mots ont tendance à se charger de plus de significations qu’en allemand, ou qu’en anglais.

L’anglais ne compose pourtant pas plus que le néerlandais ou le français, mais son système phonétique très riche permet de créer plus de mots différents, l’anglais est plus analytique, il a un lexique plus large en taille mais moins intégré en relations. Cela se constate dans sa néologie très active à la moindre actualité, tandis que le français cherchera plutôt à adapter des mots anciens à des réalités nouvelles, comme par exemple *baladeur* pour *walk-man* (homme qui marche ? on ne voit pas bien le rapport avec la musique). Ce n’est pas l’Académie qui fait la langue, mais la langue qui s’exprime par cette institution.

Le néerlandais est une langue germanique qui partage cette propriété du lexique des langues latines de chercher à enrichir le sens des mots de nuances. Il en résulte que *huis* est aussi bien *house* que *home*, avec la spécialisation *thuis*, qui compose un ancien article *de-*=*le*, ce qui se traduit en effet par « *à la maison, chez soi* ».

En néerlandais, il y a comme en français, en castillan central et en italien des plaines urbaines, une conjonction entre le bâtiment, la famille, et le foyer. Cette précision va se confirmer par la suite.

L’architecture lilloise ne s’illustre pas par un style original, contrairement par exemple au gothique d’Île-de-France. Au contraire, ville frontière, les bâtiments s’inspirent de tous les foyers créatifs voisins. L’originalité de certains monuments résulte surtout d’un retard relatif et d’un éclectisme opportuniste et peu inventif (église halle de Saint-Maurice à 5 nefs sur un plan allemand, la vieille bourse au baroque italo-espagnol).

On notera tout de même une mode de style néo-flamand pour les reconstructions d’après 1918, dont il reste le beffroi de Lille, mais surtout, les maisons bourgeoises du boulevard à Roubaix qui imitent beaucoup Anvers ou Bruxelles. La bourgeoisie non industrielle (Lille, La Madeleine, Marcq-en-Barœul…) y a répondu avec un style moins remarqué, anglophile, imitant le cottage et reprenant notamment, le bow-window, ces baies vitrées de façade en arc bombé qui sortent de la façade pour capturer plus de lumière.

L’agglomération s’est ensuite couverte du béton armé de la Reconstruction de 1945, et des HLM, bâtissant une ville française peu originale. Le plus singulier est sans doute l’habitat populaire en briques, la maison flamande, et la courée :

* constructions conditionnées par la démographie et les matériaux disponibles,
* foyers pour des ménages,
* inscrites dans un tissu économique.

## Densité et matériaux

Le pays lillois a peu de pierres, un calcaire poreux de mauvaise qualité, et de l’argile. Toundra durant la dernière période glaciaire, le dégel a laissé peu de forêts. Les bois vers Valenciennes étaient plutôt vendus aux Flandres par l’Escaut. Cette pauvreté en matériaux pouvait arriver jusqu’à cette extrémité de la Flandre maritime vers Dunkerque, où les paysans qui déménageaient emmenaient avec eux le squelette en bois de leur maison, pour la recouvrir à nouveau de torchis et de chaumes. Il en résulte une difficulté matérielle à construire des maisons larges et hautes, le module est généralement une perche de 6 mètres environ.

Avant le charbon du bassin minier, la brique était chère, c’était du bois à brûler. Mais la terre est riche et peut nourrir beaucoup de gens, il y a beaucoup de monde à loger, c’est un problème depuis des siècles.

Lille, 1822, un îlot du quartier populaire Saint-Sauveur

Cet extrait du cadastre napoléonien de Lille (1822), pris dans le quartier populaire historique de Saint-Sauveur (rasé dans les années 1960 pour construire un quartier d’affaires sans âme), montre l’étroitesse des maisons en front à rue (rectangle grisé avec numéro), largeur d’une poutre commune. Elles ont commencé avec un jardin arrière, qui est devenu cour puis appentis, le bâti ne cesse de s’approfondir avec les décennies et l’agrandissement des familles. Cet allongement progressif est aussi pratiqué par les [chaumières rurales](https://www.persee.fr/doc/rnord_0035-2624_1986_num_68_271_4260), souvent des *longères*, chaque génération ajoutant ses travées. Beaucoup de Lillois connaissent ces maisons de ville très profondes, avec pignon sur rue et mitoyennes des deux côtés, éclairées maintenant par des plafonniers mais qui furent très sombres, avec la salle de bains tout au bout, mal chauffée, datant des années 1950.

Les propriétaires plus au large conservaient une venelle ou un bout de cour (numérotée en blanc), permettant de bâtir des petites maisons à louer, étroites, adossées aux murs mitoyens : les courées.

« *Je demandais à une femme de la rue du Bois-Saint-Sauveur : pourquoi n’ouvrez-vous pas les fenêtres ? – elle m’a répondu : – parce que les châssis sont pourris et qu’ils nous resteraient dans les mains. – J’ai insisté : – vous ne les ouvrez donc jamais ? – Jamais, monsieur !* »  
Victor Hugo, 1851, [*Les caves de Lille*](http://www.scmsa.eu/archives/Hugo_Caves_de_Lille.pdf), (rapport parlementaire)

Comme d’autres voyageurs, Victor Hugo s’est indigné de la misère ouvrière des pires quartiers de Lille, avec des familles maladives et rachitiques vivant parfois dans des caves. Pourquoi s’entasser là ? Pire, Roubaix, Tourcoing, ou Marcq, ou La Madeleine, beaucoup de communes ouvrières ont imité cet habitat.

La misère de la ville a été supportée parce qu’elle était endémique dans les campagnes. Le médiéviste [Alain Derville](https://www.persee.fr/doc/shmes_1261-9078_1992_act_21_1_1577) (1924–2002) cite l’enquête fiscale de 1449, déplorant déjà qu’un même feu pouvait être sous-loué par plusieurs ménages qui ne payaient pas l’impôt. De nombreux manouvriers vivaient dans des cabanes, avec leurs bras et leurs enfants pour seule richesse, équilibrant l’année avec la charité, le glanage, et le marais, seules terres inexploitées sans propriétaire. Ce pays n’a pas la coutume des communs, il a seulement des terres incultes.

L’industrie lilloise n’a pas attendu que des nobles lancent la mode des enclosures pour jeter les indigents sur les chemins de la ville. Le servage carolingien a très tôt disparu à la suite de la saignée viking, mais la terre, riche, limoneuse, accoucha d’une population nombreuse, libre, et parfois, très pauvre. La ville ne fabrique pas toute seule sa misère ouvrière, il lui faut des indigents ruraux.

Jusqu’à la Révolution, un strict régime juridique distinguait la commune dans les remparts, ville franche d’impôts ; et la châtellenie, campagne à l’entour qui payait initialement l’impôt au château. Les champs dépendirent d’abord directement du seigneur de Lille, puis payèrent à des receveurs pour le comte de Flandre, puis le duc de Bourgogne, et enfin des rois d’Espagne, puis de France ; suivant l’extension des unités politiques du dernier millénaire.

Le rapport entre la ville et la campagne n’a jamais été de pure domination, mais plutôt de concurrence attisée par la bourgeoisie. Le poète lillois patoisant [Brûle-Maison](https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3333965h.texteImage) (1678–1740) se moquait des *broutteux* de Tourcoing qui dans leurs brou(e)ttes ramenaient (*brought*) à Lille de la laine que leurs femmes peignaient à la ferme, tandis que l’ouvrier dans les murs de Lille n’avait pas de jardin et payait l’octroi. Les villes, les faubourgs au pied des murs, et les bourgs, partageaient une même économie agricole et artisanale. Encore à la fin du XIXe siècle, des patrons textiles de Roubaix distribuaient de l’ouvrage difficile à mécaniser dans les villages du Pas-de-Calais, qu’ils transformaient et revendaient ensuite sur le marché international.

La révolution industrielle n’a pas rompu mais densifié un tissu social millénaire ; elle s’est concrétisée par un habitat vernaculaire de maisons individuelles petites et très agglomérées.

## Le foyer : logis et anthropologie de la famille

Les intérieurs lillois sont en partie le produit de contraintes extérieures, du manque de matériaux, de la pauvreté, de la densité de population. Depuis des siècles, la ville s’étale en habitat individuel et répugne à l’habitat collectif. Si l’on compare avec l’Allemagne par exemple, dans une plaine similaire à l’est, on n’y trouve pas les marées de lotissements français, la maison traditionnelle y était plus grande et pouvait loger plusieurs ménages et des domestiques (*Haus* « chambre »)

Les ménages flamands et picardo-wallons, en ville mais aussi à la campagne et dès le Moyen-Âge, sont principalement nucléaires (famille restreinte aux parents et aux enfants). On habite autant que possible chez soi, en famille, et pas avec des étrangers (*house=huis=thuis*=*home*). Être [domestique](https://www.cairn.info/revue-histoire-et-societes-rurales-2015-2-page-7.htm" \l "re35no35) par exemple était vécu comme une condition provisoire, le temps d’amasser un pécule pour se marier, s’installer, et avoir des enfants.

L’historien du droit Jean Yver (1901-1988) identifie une tradition juridique unique en France, qu’il appelle [picardo-wallonne](https://www.persee.fr/doc/rnord_0035-2624_1953_num_35_140_2084), et qui est spécialement *communautaire*, c’est-à-dire que le mariage privilégie la communauté de biens du ménage plutôt que le droit des descendants et ascendants sur le patrimoine. Il cite une sentence de 1320 pour faire comprendre l’idée. Soit une femme amenant une dot importante en mariage, bien que morte en couches sans enfants, ses parents ne peuvent rien reprendre de la dot qu’ils lui ont pourtant allouée, ce bien *propre* appartient désormais au ménage (donc ici au mari), la communauté n’est pas réduite aux *acquêts*. Cette règle vaut aussi pour l’épouse si son mari meure, elle conserve l’usufruit des biens. Meubles et immeubles, acquis avant ou après le mariage, ne font qu’un bien commun selon une inspiration spécialement chrétienne.

Jean Yver oppose cette coutume à un droit flamand qui partage une même nucléarité des ménages, mais selon un rapport presque symétrique à la propriété, que l’on pourrait imager par le *droit du sang germanique*. Le mariage n’y constitue pas une communauté mais une alliance temporaire de lignages, avec stricte égalité entre les enfants, filles comme garçons, et un droit très fort des descendants et des ascendants sur les biens propres et parfois même les acquêts. L’égalité entre les enfants produit une même dispersion des patrimoines que la communauté, mais la propriété lignagère encourage par ailleurs l’accumulation et la constitution d’un patriciat bourgeois à patrimoine liquide, qui peut se diviser et se multiplier, contrairement à la terre. Cette mécanique sociale est au cœur du dynamisme économique et urbain flamand, dès le Moyen-Âge.

La coutume picardo-wallonne est principalement une réaction latine aux Flamands qui sont le moteur économique et culturel de la zone. Ainsi ce droit privé communautaire n’est pas du tout attaché à l’égalité des enfants à l’héritage. L’installation des ménages est encouragée jusqu’au point d’exclure les enfants dotés du partage au moment de la mort des parents. Cette liberté de l’inégalité produit mécaniquement un désavantage des filles, moins dotées, mais aussi un avantage aux cadets, profitant de l’enrichissement des parents, et parfois héritier de la maison dès lors que le dernier parent est mort.

Le détachement à l’égard de l’héritage se constate aussi sur le soin porté aux propriétés. Il y a toute une société autour d’une maison bien repeinte avec des fleurs, par exemple le regard des voisins, et l’attention que l’on prête à leur opinion. En zone latine, et cela étonne souvent les Flamands de France de même langue, il semble normal de faire ce que l’on veut chez soi et de ne pas avoir à rendre de comptes sur des apparences si on ne dérange personne. Couper un arbre qui gêne, bien sûr, mais qui a le droit de me dire si je dois tondre mon gazon ? D’aucuns diront que c’est l’urbanisation qui a libéré les esprits, mais les Flandres ont une très longue tradition urbaine qui a justement renforcé ce contrôle social des apparences.

Si on compare Lille à Gand ou Bruges, on s’étonne du peu de vestiges médiévaux. Il est vrai que les guerres ont beaucoup détruit, mais le plus destructeur de Lille, c’est l’aménageur. Le *Vieux-Lille* était la ville nouvelle de Louis XIV. La motte castrale (maintenant sur le site de la Treille) a été rasée en 1848. L’arrivée de la gare (1845) a abouti à la destruction de la halle échevinale médiévale par un boulevard haussmannien en 1870. Le quartier Saint-Sauveur, où habitèrent les ouvriers pendant des siècles, a été rasé dans les années 1960-70, pour y installer des immeubles. La destruction-reconstruction continue, détruisant les barres de quartiers pauvres à Lille sud, pour y installer des éco-quartiers ou un hypermarché (millenium).

## Économie du logement

Il faut toutefois se demander pourquoi les courées se trouvent exclusivement en pays lillois, et pas à Liège ou à Lens, qui partagent pourtant des coutumes similaires d’héritage. On peut accuser la révolution industrielle, mais l’étude attentive des plans historiques montrent que l’habitat pouvait déjà être très vétuste avant l’industrialisation.

L’activité économique principale d’une région conditionne largement l’habitat. Les régions plus éloignées des circuits du grand commerce débouchant sur Anvers auront des villes de commandement comme Amiens ou Cambrai, mais l’économie y est surtout agricole. Le long du bassin minier, de Béthune à Liège, la grande industrie a produit une accumulation du capital opposant durement deux classes : un patronat paternaliste et des mineurs communistes. L’habitat y est beaucoup plus planifié qu’en pays lillois, on notera par exemple ces cités minières conçues par des ingénieurs comme parfois de véritables cités jardins avec le souci de l’hygiène. Ces constructions sont possibles parce que le charbon dégage beaucoup de valeur ajoutée, et l’espace était au départ une campagne vide.

L’industrie textile produit un tout autre tissu économique, avec de nombreux métiers, qui vont de la fibre brute jusqu’aux produits finis. Il en résulte un arc beaucoup plus étal de fortunes, et notamment, des rentiers et des petits propriétaires qui construisent et louent ces affreuses courées. Le patronat textile n’était pas moins paternaliste que le patronat minier, mais une petite usine n’a pas les moyens de construire seule une *cité* pour ses ouvriers, d’autant que la main d’œuvre est instable. L’assistance au logement a été organisée par le patronat dès le début du XXe siècle à échelle municipale, notamment Roubaix, sous forme de constructions, et de prêts bonifiés pour favoriser l’accession à la propriété des ouvriers méritants. Cette socialisation de la charité a dilué le conflit entre capital et travail, entretenant l’illusion d’une collaboration sociale-démocrate entre les classes, d’où la force du parti socialiste en pays lillois.

Gand partage cette même industrie textile avec Lille, mais elle sera beaucoup plus fermée à l’immigration. De plus, la concentration du capital en patriciat a raté l’industrialisation au XIXe s. Pourquoi risquer sa fortune quand on est déjà les plus riches ? Les dynasties urbaines avaient écrasé la concurrence, et maintenaient leurs paysans-artisans dans une misère si profonde que ceux-ci sont allés chercher du travail en France, notamment à Roubaix, où une bourgeoisie récente et beaucoup plus entreprenante que les rentiers lillois, s’est emparée de la mécanisation venue d’Angleterre.

La courée est une réponse rationnelle à la construction de maisons individuelles sur une petite surface en partageant le plus de murs existants. Cette économie se fait au prix d’une promiscuité et d’une hygiène effroyable. Ces conditions ont été supportées parce qu’elles ont été vécues comme provisoires, comme un moment avant de pouvoir s’installer pour mieux, bien qu’en réalité, beaucoup y sont restés toute leur vie.

La maison urbaine imaginaire de la métropole se fonde sur 3 pièces carrées empilées en front de cour ou de rue, et s’il y a un jardin arrière, il s’y accole une extension de plain-pied pour salles d’eaux, vérandas, ou ateliers. Traditionnellement, la cuisine est en bas et donne directement sur la porte d’entrée, avec la cuisinière au charbon et de l’ouvrage ; au-dessus, la chambre des enfants, et tout en haut, celle des parents, où les étrangers ne montent jamais. Les *waters* sont dans la cour partagée ou privée, la cave est humide, rarement utilisable, à part pour le charbon, il y a rarement un grenier, le dernier étage est sous les combles.

Les hommes sont dehors, au travail ou au café ; les femmes qui ne sont plus à l’usine, retenues par l’âge ou les grossesses, se rendent visite et médisent sur les absentes en buvant le café ; les enfants sont à l’école, ou jouent dehors, peu importe le temps.

Chacun son chez-soi, mais pas loin de la famille que l’on va voir tous les dimanches, et il y a les voisins. Les gens de ce pays se fréquentent et brocantent beaucoup, mais ce n’est pas un village qui dure toute la vie ; on change de travail, il y a des guerres, la population flotte, elle n’est pas attachée à un point. Il est juste normal d’être sociable et d’aller chez les uns chez les autres. Les portes ne sont pas ouvertes ou fermées, elles sont toujours un peu entre les deux, mais les gens savent quand ils sont chez les autres, ils ne se servent pas dans le frigo comme dans les films américains, ils ne regardent pas dans les armoires, ils ne montent pas dans les chambres.

Les points de l’espace social ne sont pas séparés de murs infranchissables, les gens ne sont pas méfiants, de culture marchande on n’y craint pas de parler aux étrangers, et personne ne se parle de haut. Mais on comprend avec le temps que si les distances sont plates, elles sont élastiques, d’autant plus grandes que la classe est élevée. Personne n’est inatteignable, mais on sent vite avec qui on peut parler travail, aller au café, ou faire un barbecue.

La maison lilloise n’est pas grande, centrée sur le ménage nucléaire, mais elle n’est pas fermée. On s’y invite beaucoup, d’abord la famille, mais aussi les amis ou les voisins, sans pour autant tout mélanger comme les déracinés parisiens qui veulent faire une famille de leur tribu d’amis. L’atome de la population est ainsi toujours lié en molécules qui tissent comme un filet sur la ville.

# Annexe technique

Après un exemple, quelques éléments théoriques pour appliquer la méthode ailleurs.

Une population occupe et habite son milieu avec des contraintes spécifiques à sa densité, mais ces contraintes permettent un jeu où s’expriment certains aspects sociaux. Bâtiments et aménagements produisent en retour un monde qui conditionne les gens qui l’habite. Répétons l’hypothèse : une société aménage son espace selon une mentalité qu’elle imprime au lieu, le lieu influence ses habitants et renforce en retour cette mentalité. Ce sont les principes de la géographie sociale.

Si l’espace est unique, par quels concepts peut-on en dessiner le visage ? Quels en sont les traits les plus expressifs qui distinguent les lieux ?

On commencera par rapidement remettre l’espace dans l’histoire, afin de nous libérer des représentations géométriques apprise à l’école.

Ensuite, on essaiera de fonder un vocabulaire pour en parler, à partir d’une image intime du fonctionnement de notre cerveau : la langue.

## L’âme de l’espace

Les philosophes ne font pas l’histoire, mais ils sont comme la lentille d’un phare qui en éclaire des aspects, en concentrant les idées ambiantes de leur époque par la réflexion. L’*espace* est une notion très théorique, opposant très tôt une représentation mathématique, abstraite et pratique, avec la géométrie d’Euclide (-300 env.) ; et une conception philosophique, en particulier Aristote (-384/-322), qui distingue l’espace des astres, géométrique et homogène, et l’ici-bas, faits de lieux sensibles et différents. Cette philosophie a parfaitement convenu au millénaire féodal, ce n’est plus la nôtre.

La culture européenne se distingue dans l’histoire pour avoir osé fondre les mathématiques et le réel en un même monde, dont l’exploitation industrielle est une conséquence. Descartes (1596–1650) formule le premier ce modèle du monde, en tirant les conséquences des découvertes de Galilée (1564–1642), notamment le principe de l’inertie. Si le mouvement rectiligne uniforme est la trajectoire *naturelle* des corps, alors la pesanteur ou les frottements ne sont que des incidents accessoires, le monde sublunaire n’est plus un chaos de qualités, il est aussi régi par des lois quantitatives ; et le mouvement naturel des corps célestes n’est plus le cercle, comme dans les sphères harmonieuses d’Aristote, ils iraient droit si une force ne les retenait pas autour du soleil. Les planètes et les boules de billard sont soumises aux mêmes lois de la mécanique. Il en résulte qu’Aristote et la scolastique chrétienne sont réfutés, avec des effets jusque ces dernières décennies sur la déchristianisation.

L’âme cartésienne vit dans un monde tout entier géométrique (l’étendue, la *res extensa*), le réel est mathématisable. Les succès de la science et de la technologie ont en 4 siècles prouvé que Descartes avait globalement raison, même si la physique ne fonctionne plus du tout selon ses hypothèses. Cette possibilité de *géométriser* le monde nous permet de penser l’espace, mais n’éclaire pas le lien qu’il y aurait entre cette géométrie et les pensées des personnes, car le dualisme cartésien a justement très peu à dire sur le lien entre l’âme et l’étendue.

Kant (1724–1804) reprend toutes les questions du rationalisme ouvertes par les cartésiens et leurs détracteurs, avec une vision de la physique inspirée par Newton (1643-1727), et une géométrie encore euclidienne. Mieux que d’autres, il a fourni un cadre philosophique à la science, qui a même pu fonctionner encore pour la physique quantique du XXᵉ s.

Même si le projet de chercher un espace lillois vécu peut ressembler à de la phénoménologie existentialiste, aux thèmes de Heidegger (1889–1976) comme *bâtir* et *habiter*, on ne peut pas s’appuyer sur ce mystificateur nazi. Kant est un bien meilleur point d’appui. Il apporte à Descartes des précisions sur l’articulation entre l’âme et le monde qui vont nous intéresser.

Selon Kant, l’espace est comme le temps, une forme a priori de la perception. En un paragraphe assez touffu de *la Critique de la raison pure* (1787) il isole une intuition pure, indépendante de toute réflexion de l’intelligence, et abstraction faite de toute perception ; à peu près le *cogito* « je pense » de Descartes. De ce point de pensée pure, l’espace et le temps sont dans l’âme (et non pas dans le monde comme le pensait Descartes), ce sont des formes qui ordonnent un chaos de sensations.

Nous sommes tellement habitués à voir que nous identifions l’espace au visible, et qui plus est, nous regardons le visible comme s’il était une photo ou un écran, avec une perspective géométrique. Or, nos yeux bougent, peu de personnes à part les peintres restent à observer vraiment un morceau de réel, le visible est toujours orienté par le mouvement de nos intentions. Ensuite, l’espace est une impression complexe, qui combine d’autres perceptions, la résonance d’un espace sonore, ou l’odeur du grand air. Les aveugles ont une représentation tout à fait ferme de l’espace dans laquelle ils peuvent anticiper leurs mouvements et se déplacer, on ne peut pas dire que ce soit une idée du visible. La théorie kantienne de l’espace subjectif est beaucoup plus appropriée que l’espace objectif de Descartes pour expliquer par exemple, la variété des images selon les cultures, adoptant des conventions différentes de perspectives. L’espace est personnel, et donc culturel, puisque nous sommes sociaux.

La définition kantienne de l’espace dépend de celle du temps, qu’il va donc falloir détailler. Le temps serait le sens interne par lequel l’esprit prend conscience de lui-même, de sa continuité, par ses différents états produits par le monde. Ainsi pour les enfants, le temps dure plus longtemps, un mois représente *plus* de temps relativement à leur vie déjà écoulée, ils s’étonnent d’une foule de détails neufs pour eux dont les récurrences n’attirent plus notre attention, ils sont tout ce qu’ils découvrent et apprennent. Si nous étions immortels, il est probable qu’avec le temps, nous remarquerions de moins en moins la succession des jours, des années, pour devenir des consciences géologiques, uniquement sensibles au changement climatique, ou à la rotation de la galaxie, sans plus d’intérêt pour l’agitation humaine que pour notre flore intestinale. Cette définition du temps comme intuition interne de la conscience produit un symétrique, une intuition pure externe, nécessaire à la conscience que nous avons de n’être pas le monde : l’espace.

L’espace kantien est donc la forme de l’intuition pure externe. Comme souvent avec Kant, la définition est abstraite, ce qui donne de la puissance aux raisonnements que l’on peut en tirer, à la condition que les abstractions soient posées avec justesse sur une sensation que l’on peut vivre. Une situation statique, le yoga par exemple, n’est pas la meilleure pour prendre conscience de l’espace kantien, d’autant plus que cela pose un problème non pensé par Kant, est-ce que la sensation de mon corps est extérieure ou intérieure à ma conscience ? On rentrera mieux dans la pensée spatiale de Kant en marchant, en faisant abstraction du corps, et là c’est l’évidence, l’espace est l’extérieur à mon intention d’aller quelque part, et ne serait-ce que par la distance qui me sépare de ma destination, l’espace oppose une résistance aux intentions. Je m’éprouve comme différent du monde comme un bébé dans son berceau qui n’a pas le bras assez long pour attraper le ponpon.

L’espace serait le moyen par lequel il y a un monde pour nous. Même coupé du monde, ou en tous cas de sa perception, comme dans le rêve, les choses peuvent se déformer mais ne se pénètrent pas les unes les autres comme il se pourrait en théorie puisque les atomes dont tout est fait sont séparés par du vide. On peut fabriquer le mot de passe-muraille, mais pas sa sensation, tout dans notre corps et sa mémoire s’oppose à le sentir. Il y a de l’air, en tous cas un fluide entre des solides, une différence de densité entre les corps. L’espace me sépare comme un corps distinct des autres.

Je prends conscience de moi par le temps, par l’histoire des états que le monde provoque en moi ; je me distingue du monde par l’espace, par la coexistence contemporaine d’autres corps distincts de moi. Kant se souvient ici certainement de Leibniz (1646–1716), et de sa belle formule pour distinguer le temps et l’espace : *« le* temps est l’ordre de l’existence, l’espace celui de la coexistence ». Cette phrase suppose encore qu’espace et temps formeraient les 4 dimensions dans lequel se déroulent les choses et les gens, un repère *cartésien*. Kant reprend cette distinction mais la place dans le moi. Le temps est la conscience de différences successives, l’espace est la conscience de différences simultanées.

Ce cadre philosophique kantien permet d’articuler comment l’espace extérieur est à la fois produit par des consciences, et qu’il produit de la conscience. Il faudra s’accommoder du préjugé individualiste de ce philosophe des Lumières.

Les philosophies *socialistes*, par exemple le marxisme de Guy Debord (1931–1994), auront une définition beaucoup plus sociale de l’espace (1967, *la Société du Spectacle*, « VII. L’aménagement du territoire »), mais selon une causalité globale qui ne permet pas de singulariser les lieux, par exemple comme dans cette formule : *« la production capitaliste a unifié l’espace »*.

On mesure ici comment Debord est encore un produit cartésien, supposant un espace universel pour tous. Il remet la géométrie sur ses pieds ; c’est la société qui aménage, le tracteur qui agrandit les parcelles, la voiture qui écarte les maisons et redessine les villes ; mais un demi-siècle après son constat, on remarque que l’uniformisation industrielle n’est pas absolue, que des singularités persistent.

L’agriculture néolithique aussi, était une technique qui a défiguré l’espace du monde, à une échelle aussi importante que le capitalisme ; et pourtant, partout elle a produit des paysages différents.

Ainsi les quartiers reconstruits gardent bien sûr la trace de leur date et du narcissisme de quelques architectes, mais les habitants corrompent son idée en la vivant, les décennies s’empilent et se mélangent, l’histoire produit du singulier. Les aménageurs voudraient imposer la 3D euclidienne de leurs logiciels sur le monde, qu’ils vendent aux élus et financeurs avec des images de synthèse ; mais un jeu vidéo ne s’habite pas, la matière et la vie résistent et fabriquent des lieux.

Ainsi donc, nous ne croyons plus vivre dans un seul et même espace universel expliqué par *la science*, nous revenons aux lieux d’Aristote. La géométrie fonctionne pour la balistique des canons, mais l’humain n’est pas qu’un boulet. Ce retour aux lieux est une révolution anthropologique qui nous permet de communiquer avec les Amazoniens ou les Inuits. On ne se croit plus détenteurs d’un savoir absolu qui justifierait notre supériorité coloniale sur d’autres cultures ; la décolonisation, c’est aussi dé-mathématiser le monde.

Cependant, les Lumières et la liberté de la personne ont laissé des traces. On ne pourra pas redevenir chasseurs-cueilleur, se promener avec un axe du monde pour bien séparer la terre du ciel et des enfers, ou professer je ne sais quel chamanisme urbain. On s’est fabriqué un problème de plus.

La personne occidentale est très chargée. Elle ne peut pas se laisser aller sans réfléchir à ses coutumes, chacun doit penser à ses vêtements, son alimentation, sa santé, ses souvenirs et traumatismes ; questions dont les religions se sont longtemps chargées. Sur le baudet nous ajoutons : son espace.

Heureusement, nous vivons plus longtemps que par le passé (enfin pour l’instant), nous avons un peu plus de temps pour nous faire nos idées. Comment définir notre perception personnelle et culturelle de l’espace, avec quels mots en prendre conscience ?

## Sémantique de l’espace

Un oiseau, ou un poisson, évoluent assez librement en trois dimensions, ils sont pourtant soumis à une verticale, la pesanteur pour les volants, la pression pour les nageants. Le repère de leurs mouvements ne peut pas être tourné librement dans tous les sens, il est orienté. Les *animaux* multi-cellulaires, « qui se meuvent d’eux-mêmes », sont pour beaucoup orientés par la direction de leur mouvement, avec notamment une tête et une queue (et donc un avant et un arrière). Enfin, les vivants sont toujours des peaux, ils sont un intérieur et un extérieur, et beaucoup étendent leur intérieur au-delà de leur peau, l’humus des feuilles autour de l’arbre, le nid, la tanière ; ils étendent et ferment plus ou moins une portion d’espace sous leur influence. Avec quels mots parler des propriétés de ces espaces ?

Toute l’humanité parle des langues à grammaires complexes, acceptant des constructions récursives (Chomsky 1928–…), depuis au moins 50 000 ans. Les structures communes à toutes les langues fournissent donc un cadre véritablement universel de pensée. L’espace peut s’y exprimer en mots souvent courts, peu variables, grammaticalisés, et combinables. Une préposition comme le français *en* peut se combiner aisément dans un mot composé comme *arc-en-ciel*, ou être utilisé comme préfixe : *emprisonner*, *importer*… L’expression de l’espace est universelle.

La linguiste Anna Wierzbicka (1938–…) a cherché ce qu’elle appelle les *primitives* de toutes langues avec lesquelles on pourrait définir tous les autres mots (*Semantics. Primes and universals.* 1996). Elle a testé son système sur les langues très diffusées (européennes, mais aussi le chinois ou le coréen), ainsi que des langues de cultures autochtones, notamment en Australie où elle enseigne. *Arbre à came en tête* ou *république* y sont des composés qui ne font pas partie des 65 primitives. Parmi 16 classes, *espace* et *temps* sont les catégories les plus nombreuses, avec 17 primitives (26 %). Pour cette linguiste, toute notion spatiale peut se décomposer avec les idées suivantes (selon l’ordre canonique en anglais) :

OÙ, ICI, SUR, SOUS, LOIN, PRÈS, CÔTÉ, DANS, CONTRE

La langue suppose le plus souvent une situation de communication *où* une *personne* (primitive opposée à *chose*) parle, si bien qu’une définition linguistique de l’espace inclura le plus souvent cette personne, et le lieu d’*où* elle parle, *ici*. Tout *où* est relatif à un *ici*.

Les notions de *supérieur/inférieur*, *ciel/terre/enfer*, se trouvent aussi relativisées à qui parle et sont ramenées à *sur/sous*. Notez que la linguiste considère que la verticale est la dimension première, même si nous ne sommes pas des arbres, mais les humains se parlent plus souvent face à face qu’en marchant.

Un *où* peut être *loin* ou *près* (d’*ici*).

La notion de *côté* (*side*) suppose une différence qualitative de densité entre la personne qui parle et son milieu (*corps* est une primitive). Les corps ont une limite, donc un intérieur (*dans*, *inside*). L’opposition *side/inside* sonne plus clairement en anglais qu’en français, qui n’a plus de mot aussi simple que *side* pour exprimer la limite. Les mots *terme* (le Dieu latin *Terminus* protégeait les bornes de la propriété foncière) et surtout *fin* (ex : *confins*), étaient très employés pour l’espace dans la langue médiévale, ils s’appliquent maintenant plus au temps (payer à *terme*, la *fin* des temps). Cet exemple montre la difficulté de donner un nom à des universaux, chaque langue tordant à sa manière les idées. Spontanément, le français opposerait plutôt les conséquences d’une limite, *intérieur/extérieur*, mais les langues germaniques pourraient alors reprocher que l’on impose des racines latines abstraites. Il y a nécessairement un compromis, faisons confiance à la recherche d’une vie d’Anna Wierzbicka, elle n’est pas nativement anglophone mais polonaise, ce choix a dû être mûrement pondéré.

Les corps peuvent se toucher, être *contre*.

Ce cadre primitif casse déjà fondamentalement le repère cartésien en insistant sur l’interaction entre figures closes, dont les rapports importent plus que les mesures et distances.

Wierzbicka définit ici ce que pourrait être le langage de cet être rationnel supposé par Descartes, abstraction faîte de sa société, de son environnement, de son corps ; mais ce cerveau pur a tout de même des neurones pour voir sans yeux, pour entendre sans oreilles, ou dire sans bouche (*voir*, *entendre*, ou *dire* sont des primitives). La langue n’est pas en désaccord avec la définition kantienne de l’espace, elle suppose toujours une conscience, un *je* qui parle, que les mots de l’espace mettent à distance de son *ici*. Deux siècles après le philosophe allemand, l’espace est placé dans l’expérience des mots les plus communs, il est articulé de plus de relations.

Paradoxalement, Wierzbicka utilise ce vocabulaire très abstrait pour caractériser des expériences sociales subtiles, comme l’âme pour les Russes, les Coréens ou les Français (1989, [*Soul and Mind*](https://www.jstor.org/stable/679737)…), ou bien dans ce célèbre article fondateur de 1984, la différence entre [*cups and* *mugs*](https://www.researchgate.net/publication/232938621_Cups_and_mugs_Lexicography_and_conceptual_analysis) (les tasses et les mugs). Écrire avec les primitives est un genre de programmation avec un langage de 65 mots où l’on cherche à optimiser les écritures. Nous établirons ici quelques notions nécessaires pour décrire un espace.

* *point* : le plus petit où ; donc dans un point il n’y a pas de dessous et de dessus, pas de loin et de près ; dans tous les où il y a des *points*
* *segment* : si un point va d’un où à un autre où, alors il fait un *segment*
* *segment droit* : le plus petit *segment* entre deux où est dit : *segment droit*
* *segment courbe* : un *segment* entre deux où, plus grand que le *segment droit* est dit : *segment courbe*
* *plat* : où il n’y a pas de dessus ; dans un *plat* il y a des *segments droits* qui vont d’un *point* à un autre *point*
* *verticale*: soit un *point* dessus un *plat*, le plus petit *segment* qui va de ce *point* et touche ce *plat* est dit : *vertical*.
* *angle droit* : si deux *segments droits* sont comme une *verticale* avec un *segment droit* de son *plat*, on dit : ces deux *segments droits* font un *angle droit*
* *vide* : où sont peu de gens
* *soleil* : la chose à cause de quoi tout vit (ce sens exclusivement positif du soleil est relatif à un pays tempéré)
* *nord* : où n’est pas le *soleil*

On retrouve bien sûr quelques objets géométriques classiques, par exemple le segment de droite, mais ils ne sont pas définis dans des termes mathématiques habituels.

Euclide dit par exemple qu’une ligne est une longueur sans largeur. Il présuppose un repère à trois dimensions homogènes, un espace atomique composé de points.

Les mathématiques du XXe siècle, notamment David Hilbert (1862–1943), ont su reformuler Euclide dans une axiomatique plus générale et plus économe en présupposés, en termes d’ensembles et de fonctions. Par exemple une ligne peut être définie comme une fonction continue dans un espace cartésien résultant du produit scalaire de deux droites réelles (ℝxℝ). Cette abstraction est très puissante mais se fait au prix d’une rupture avec l’intuition commune.

Utiliser des primitives linguistiques perd la rigueur formelle des mathématiques mais permet d’approcher une intelligence plus spontanée de ces notions.

Wierzbicka ne suppose pas un espace homogène et extérieur au locuteur ; ni non plus l’infini, qui sera le produit logique d’un quantificateur (*tous*), par défaut les distances sont finies (*loin*/*près*). La *longueur sans largeur* d’Euclide forcerait à définir beaucoup de mots avant de pouvoir expliquer un segment. On est ici parti de la primitive du mouvement, car bouger suppose la permanence des corps, et donc la continuité. En marchant on fait l’expérience la plus sûre d’une ligne liant des points par le temps d’y arriver. Le paradoxe de Zénon est purement intellectuel, il est produit par des définitions, c’est une expérience de pensée qui n’est pas vécue. D’où cette définition de *segment* : fait par un point qui va d’un où à un autre où.

La notion d’angle droit est plus délicate. Il est notable qu’il n’est pas fréquent dans la *nature*, c’est-à-dire le monde hors de l’action de l’homme. On le trouvera dans quelques configurations cristallines, notamment dans le diamant avec les 4 valences de l’atome de carbone, mais à l’échelle de la perception humaine, il y a peu régularités géométriques observables, à part les hexagones des abeilles. L’*angle droit* est une notion très humaine, et avec les primitives, nous n’avons pas trouvé de chemin plus court que de le définir par analogie à la verticale.

Dans l’expérience courante, l’angle droit est aussi une manière efficace de découper un plan en secteurs et en surfaces égales. Les abeilles apprécient l’hexagone, plus proche du cercle et donc perdant moins de volume qu’un carré autour de la larve, mais c’est efficace pour elle parce qu’elles construisent leurs alvéoles une à une. Si l’on veut tracer des hexagones sur un champ, il faut des tracés plus complexes.

Il n’est pas nécessaire de définir un système sémantique absolu, comme une géométrie axiomatique totalement fondée en langue. La démonstration ne sert ici qu’à illustrer le type de vocabulaire à utiliser pour mieux caractériser l’espace mental qui lie la conscience à un lieu ; la pensée n’est pas spontanément mathématique.

La théorie kantienne propose une définition assez féconde de l’espace comme sens externe de la conscience, au contact du monde. Kant concevait cette forme comme organisation des sensations en perception, il n’avait pas imaginé que l’action, par exemple la peinture ou l’architecture, pouvait être la projection de cet espace intérieur.

Il avait encore moins conçu que cet espace fonctionne selon des géométries locales qui ne seraient pas universelles. Il ne s’agit pas ici de contester l’universalité de la faculté d’espace, mais de la concevoir comme une langue, avec des universaux que l’on ne peut jamais toucher, car notre expérience de la langue est toujours particulière à celles qu’on parle.

Les primitives d’Anna Wierzbicka ont ainsi été convoquées pour sortir l’espace d’un formalisme mathématique, afin de se poser mieux sur des fonctionnements plus spontanés de l’esprit, sans pour autant s’y attacher comme à des axiomes. On peut ainsi considérer que l’espace d’un pays très urbanisé se définit principalement par l’espace public des circulations, et par l’espace privé des habitations.

## Épilogue existentialiste

Dans « bâtir, habiter penser » *Essais et conférences* (1951), Heidegger s’interroge sur le verbe *bauen* « habiter », déployant toute une étymologie du germanique pour aboutir à son ontologie : « *habiter est la manière dont les mortels sont sur terre* ».

Nous avons montré, ce qui est probablement universel, qu’on n’habite pas pour mourir, mais plutôt pour vivre et se multiplier.

Le philosophe allemand envisage l’humain comme un penseur masculin, célibataire, mélancolique, rêvant à « *la maison paysanne de la Forêt-Noire* » ; il refuse la technique, la ville, il n’entend pas les couples qui se disputent, les enfants qui jouent, et les motos qui hurlent à tourner dans la rue.

Il y a bien sûr toute une anthropologie des habitations et des lieux saints, comme le trou au sommet de la yourte qui lie la terre au ciel, mais les gens ne sont pas obsédés par la verticale de la cheminée du foyer, ils ont surtout envie qu’elle tire bien pour avoir chaud. A-t-on besoin que notre maison et l’espace soient en accord cosmologique ? Si nous sommes malheureux, ça ne console pas ; si on est heureux, on ne s’en aperçoit pas ; et sans toit, on meurt.

Heidegger, par contre, se moque des sans-logis de l’après-guerre, il préfère se préoccuper de drames mystiques : « *La vraie crise de l’habitation, d’ailleurs, remonte dans le passé plus haut que les guerres mondiales et que les destructions, plus haut que l’accroissement de la population terrestre et que la situation de l’ouvrier d’industrie. La véritable crise de l’habitation réside en ceci que les mortels en sont toujours à chercher l’être de l’habitation* ».

La leçon de l’espace lillois est exactement inverse : on s’en fout de l’« *être de l’habitation* », on est là pour vivre, se fréquenter, et apprendre à se connaître.